

Sarah Morris, l'art du pliage

Paris Match | Publié le 13/10/2014 à 10h51

Interview  Olivier O'Mahony



De g. à dr. : Marie-Sabine Leclercq, directeur international de la communication et du marketing Longchamp, Sarah Morris et Sophie Delafontaine, directrice artistique Longchamp.

DR

Pour célébrer les vingt ans de l'iconique sac Pliage signé Longchamp, l'artiste américaine Sarah Morris a imaginé une collection capsule. Rencontre exclusive dans l'atelier.

Larges fenêtres baignées de soleil, murs blancs en béton brut, hauts plafonds... C'est un espace immense, logé dans une ancienne usine de fabrication de sièges pour jets privés, à Long Island City, une

banlieue de New York. Sarah Morris nous reçoit dans son studio pour dévoiler sa dernière création : une collection particulière du sac Pliage de Longchamp, revu et corrigé par ses soins, pour célébrer les vingt ans de ce cabas mythique, vendu à plus de 32 millions d'exemplaires dans le monde. Sarah est une des artistes les plus pointues du moment. Née en 1967 en Angleterre, elle a grandi aux Etats-Unis. Elle travaille entre Londres et New York, où elle vit dans un loft dessiné par l'architecte Paul Rudolph, tenant du courant brutaliste. Les peintures de Sarah sont des chefs-d'oeuvre d'art abstrait ; formes géométriques et multicolores très fortement inspirées de l'architecture des villes, du « pouvoir des structures », dit-elle.



Sac shopping Pliage édition limitée, 125 exemplaires motif tiré de la série « Rio ».

© DR



Paris Match. Racontez-nous la genèse de ce projet.

Sarah Morris. Tout a commencé il y a dix ans par un déjeuner à Londres avec Jean Cassegrain [directeur général de Longchamp, petit-fils aîné du fondateur de la marque] et sa soeur Sophie Delafontaine [directrice artistique]. Ils voulaient que nous travaillions ensemble sur une série limitée de sacs. Ce projet n'a pas vu le jour, mais nous avons gardé le contact. Ils m'ont rappelée il y a un an et demi.

Qu'est-ce qui vous a poussée à accepter leur proposition ?

Un coup de coeur réciproque. Ce qui me plaît dans ce projet, c'est qu'un sac voyage avec celles et ceux qui le portent. Le mouvement est un thème omniprésent dans mon travail. Jean Cassegrain et Sophie Delafontaine voulaient que je laisse libre cours à ma créativité. C'était une "invitation ouverte". J'ai créé des sacs qui correspondent à ce que j'aime. Ce sont des "cibles mouvantes", utilisables en toutes circonstances, pour aller à la gym, à l'aéroport, au bureau.

Quelle est l'oeuvre de référence ?

J'ai réalisé une collection complète. Pour la version cuir, Longchamp a créé une forme carrée spéciale qui reflète ma façon de créer. Pour celle en Nylon, j'ai utilisé une peinture de ma série "Rio", qui s'appelle "Total Annual Solar Eclipse". Elle joue avec l'idée d'un diagramme de Venn et du cycle lunaire. Chaque personne est un cercle. Je m'intéresse à sa trajectoire à travers la ville. L'oeuvre est basée sur l'idée de mouvement et de perception, et montre comment différentes catégories se chevauchent. Le sac Pliage est un excellent support : il bouge avec les gens. Il m'a fallu travailler l'aspect plié et déplié du sac. Une dizaine de

couleurs ont été sérigraphiées sur une base blanche. Un travail d'orfèvre.

"J'avais un dialogue permanent avec les ouvrières"

Les couleurs sont inédites et conçues par vous. Qu'est-ce qui vous a inspirée ?

Mon histoire personnelle et les émotions. L'orange "mandarine", je l'ai créé après l'avoir vu sur un échafaudage à Los Angeles. Le vert, je l'ai repéré sur un marché de fruits à Rio de Janeiro, mais aussi sur une chips étrange que l'on sert sur une plage d'Ipanema. Le rose a un côté nostalgique, il s'inspire du flacon d'un médicament vendu aux Etats-Unis. Le bleu, c'est la couleur des oeufs de rouge-gorge. Je l'ai remarqué sur le carrelage d'un immeuble dessiné par Oscar Niemeyer, mais aussi dans un magasin à Copacabana. C'est une couleur que j'utilise beaucoup. Pour moi, elle rime avec optimisme.

Comment avez-vous travaillé avec les artisans de Longchamp ?

J'ai passé une semaine à Segré, près d'Angers, dans l'usine, pour superviser le processus de mélange des couleurs. J'y ai emmené mon fils de 12 ans. Je voulais qu'il voie comment tout ça fonctionne. Rien n'est standardisé, et ça m'a étonnée, en tant qu'Américaine, de constater que tout était fait à la main. J'avais un dialogue permanent avec les ouvrières. Ma mère confectionnait la plupart de mes vêtements, on en parlait ensemble. A Segré, dans l'usine, avec les artisans, c'était un peu pareil !